

Combien de temps pour croire en Dieu ?

- Fête de Pâques -

12 Avril 2009

Combien de temps faut-il pour croire en Dieu ?

Au terme du Chemin de Croix au Colisée à Rome Vendredi, le pape Benoît XVI a livré une courte allocution – méditation sur la profession de foi du Centurion romain à la mort de Jésus : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu ! ».

« La profession de foi de ce soldat romain, qui avait assisté au déroulement des différentes étapes de la crucifixion, ne peut pas ne pas nous surprendre.

Quand les ténèbres de la nuit s'apprêtaient à descendre sur ce Vendredi unique dans l'Histoire, quand désormais le sacrifice de la Croix était consommé et que les personnes présentes se hâtaient pour pouvoir célébrer régulièrement la Pâque juive, les quelques paroles, tombées des lèvres d'un commandant anonyme de la troupe romaine, résonnèrent dans le silence face à cette mort très singulière.

Cet officier de la troupe romaine, qui avait assisté à l'exécution de l'un des nombreux condamnés à la peine capitale, sut reconnaître en cet homme crucifié le Fils de Dieu, ayant expiré dans l'abandon le plus humiliant ».

Combien de temps faut-il pour croire en Dieu ?

L'évangile du Jour de Pâques, de saint Jean comme celui du soir, dans saint Luc, nous montrent des retournements aussi spectaculaires : deux hommes qui entrent dans un tombeau vide ; deux hommes qui marchent en compagnie d'un troisième.

S'il était suffisant – s'il suffisait d'entrer au saint Sépulcre, s'il suffisait de deux heures de marche ou de conversation, - nous l'organiserions tous les jours.

Combien de temps faut-il pour croire en Dieu ?

Je voudrais vous livrer deux réflexions.

Il nous faut d'abord sortir de la conception habituelle du temps, qui le divise en un temps long de construction, - ça prend du temps de faire un homme -, face à un temps très court, et monstrueusement injuste de la destruction. On en trouve une expression prodigieuse dans le théâtre de Federico Garcia Lorca, ce poète espagnol assassiné durant la guerre civile, dont les personnages de veuves symbolisent le drame des mères, qui ont porté neuf mois un enfant, élevé quinze ou vingt ans la chair de leur chair, et le voient ou voient elles-mêmes leur vie détruite par une balle de revolver.

Le mystère de Pâques, dans sa continuité, c'est-à-dire la mort et la résurrection du Christ, nous révèle qu'il y a un temps très long qui n'est pas celui de la construction mais de la souffrance, le temps interminable du malheur, et un temps très bref, - une parole, une nuit, une vision, une conversation – bref, un temps extrêmement court de la libération.

Vous l'avez peut-être vécu : la façon dont vous vous êtes battus ou évertués pendant des années à essayer d'échapper à une emprise, du tabac ou de l'alcool, à un traumatisme, à une prison quelle qu'elle soit, et un jour, une porte s'est ouverte. Un mur est tombé. Un souffle est passé, un souffle de vie.

On peut être libéré en un instant de ce dont on souffre depuis toute sa vie. L'évangile de saint Jean rapporte la guérison du paralytique de la piscine de Bethesda qui attendait depuis 38 ans, la guérison du mendiant qui était aveugle depuis sa naissance, et tant d'autres récits des évangiles, comme la femme hémorroïsse qui souffrait depuis 12 ans – des années de souffrances purifiées en un instant : « aussitôt » répète l'évangile notamment de saint Marc.

L'espérance qui nous est donnée au Jour de Pâques nous affranchit d'une conception faussement laborieuse de l'existence. Elle nous libère de tout découragement devant l'ampleur des changements à faire.

Si tu le veux, Seigneur, tu peux me délivrer. Toute la Semaine sainte, nous avons vécu ici à Saint-Louis d'Antin des confessions bouleversantes de personnes qui n'étaient pas venues se confesser depuis des années, et qui, en entrant au Confessionnal, ont ouvert la porte de leur cœur. Elles croyaient entrer au Confessionnal : elles entraient dans le tombeau vide du Jour de Pâques. On peut le vivre dans la confession ; on peut le vivre à chaque messe, comme les disciples à Emmaüs, qui reconnaissent le Christ à la fraction du pain.

Ma deuxième réflexion vient corriger ce que l'on pourrait imaginer de « magique » dans ces guérisons ou libérations. La résurrection du Christ n'est pas magique. Pas plus que le pardon qui nous est accordé, ou le corps du Christ auquel nous allons communier.

La résurrection du Christ est, l'évangile insiste suffisamment là-dessus, un accomplissement. Pour prendre une image, toujours de l'évangile : le temps de la moisson. Le fruit de toute sa vie. Un fruit et non pas un résultat ni un salaire : le fruit de l'amour, le fruit de l'amour de Dieu accueilli et porté par l'homme.

Peut-être vous souvenez-vous des deux lectures du Vendredi saint, avant le récit de la Passion. La 1^{ère} lecture, du Livre d'Isaïe, disait, du Serviteur souffrant :

« Il n'a jamais commis l'injustice, ni proféré le mensonge. Broyé par la souffrance, il a plu au Seigneur. Mais s'il a fait de sa vie un sacrifice d'expiation, il verra sa descendance, il prolongera ses jours : par lui s'accomplira la volonté du Seigneur. A cause de ses souffrances, il verra la lumière, il sera comblé » (Is 53, 9-11).

Et la 2^{ème} lecture, de la Lettre aux Hébreux, disait aussi ce Salut :

« Le Christ, pendant les jours de sa vie mortelle, a présenté, avec un grand cri et dans les larmes, sa prière et sa supplication à Dieu qui pouvait le sauver de la mort. Et parce qu'il s'est soumis en tout, il a été exaucé » (He 5, 7).

Dans notre vocabulaire humain, être gracié signifie échapper à la mort. Ce qui n'est jamais que partie remise. En vérité, être gracié signifie vivre de l'Esprit, pour l'éternité. Vivre de la grâce de Dieu. Voilà ce temps si bref de la Résurrection, comme de toute libération : un temps de grâce, annoncé par le Christ dès le début de son ministère. Un don de Dieu, et pour nous le résumé de notre vie : la grâce de notre baptême.